

ferdinand
von Schirach
crimes

nouvelles
Gallimard

Extrait de la publication

Du monde entier

FERDINAND VON SCHIRACH

CRIMES

nouvelles

*Traduit de l'allemand
par Pierre Malherbet*

nrf

GALLIMARD

Titre original :

VERBRECHEN

© Piper Verlag GmbH, München, 2009.

© Éditions Gallimard, 2011, pour la traduction française.

La réalité dont nous pouvons parler n'est
jamais la réalité en soi.

WERNER K. HEISENBERG

LES POMMES

Toute sa vie, Friedhelm Fähner a été médecin généraliste à Rottweil, 2800 attestations d'affiliation à une caisse maladie par an, cabinet dans la rue principale, président du Cercle culturel égyptien, membre du Lions club, aucune infraction, pas même une contravention. En plus de sa maison, il possédait deux immeubles de rapport, une Mercedes classe E, vieille de trois ans, intérieur cuir et climatisation automatique, environ 750000 euros en actions et obligations et une assurance-vie. Fähner n'avait pas d'enfants. Une sœur de six ans sa cadette était la seule famille qui lui restait, elle vivait à Stuttgart avec son mari et ses deux enfants. Au fond, il n'y aurait rien eu à dire sur la vie de Fähner.

Hormis l'histoire avec Ingrid.

À vingt-quatre ans, lors du soixantième anniversaire de son père, également médecin à Rottweil, Fähner fit la connaissance d'Ingrid.

Rottweil est une ville très bourgeoise. On explique à chaque étranger que la ville, la plus vieille du Bade-

Wurtemberg, a été fondée par les Staufer. D'ailleurs, on peut voir à Rottweil des encorbellements médiévaux et de belles enseignes en fer du XVI^e siècle. Les Fähler sont là depuis toujours. Ils comptaient parmi les premières familles de la ville, étaient des médecins reconnus, des juges ou des pharmaciens.

Friedhelm Fähler ressemblait au fils Kennedy. Il avait un visage aimable, on le tenait pour un homme insouciant, la chance lui souriait. Ce n'est qu'en y faisant plus attention que l'on remarquait dans ses traits un je-ne-sais-quoi de triste, un je-ne-sais-quoi de vieux, de sombre, ainsi qu'on le voit couramment dans cette région entre la Forêt-Noire et les Alpes souabes.

Les parents d'Ingrid, pharmaciens à Rottweil, emmenèrent leur fille à la fête. Elle était de trois ans l'aînée de Fähler ; une robuste beauté provinciale à la gorge lourde. Yeux turquoise, cheveux sombres, peau blanche — elle était consciente de ce qu'elle suscitait. Sa voix peu commune, haute et métallique, dépourvue de toute inflexion, irritait Fähler. Ses phrases n'avaient de mélodie que lorsqu'elle parlait doucement.

Elle n'avait pas fini sa scolarité professionnelle et travaillait comme serveuse. « C'est temporaire », avait-elle dit à Fähler. Ça lui était égal. C'est autre chose qui l'intéressait, et bien plus encore. Jusqu'à présent, Fähler n'avait eu que deux courtes relations sexuelles avec des femmes ; elles l'avaient plutôt mis mal à l'aise. D'Ingrid, il tomba tout de suite amoureux.

Deux jours après la fête, elle l'emmena pique-niquer. Ils étaient étendus dans un abri Stevenson et Ingrid connaissait son affaire. Fähler était sens dessus dessous, à tel point que dès la semaine suivante il la pria de l'épouser. Sans

hésiter, elle accepta : Fähner était un beau parti, comme on disait; il faisait sa médecine à Munich, il était attirant, aimant et il passait bientôt son premier examen. Par-dessus tout, c'est son tempérament sérieux qui l'attirait. Elle ne savait comment l'exprimer mais elle confia à une amie que Fähner ne la laisserait jamais tomber. Quatre mois après, elle vivait chez lui.

Pour leur voyage de noces, ils allèrent au Caire; il l'avait décidé ainsi. Lorsque plus tard on lui posait des questions à propos de l'Égypte, il répondait : c'était comme « être en apesanteur », même s'il savait que personne ne le comprenait. Là-bas, il était le jeune Perceval, le chaste fol — il était heureux. Pour la dernière fois de sa vie.

Le soir du voyage de retour, ils étaient couchés dans une chambre d'hôtel. Les fenêtres étaient ouvertes, il faisait encore trop chaud, l'air stagnait dans la petite chambre. C'était un hôtel bon marché, ça sentait le fruit gâté et on entendait le brouhaha qui montait de la rue.

Malgré la chaleur, ils avaient fait l'amour. Fähner était allongé sur le dos et suivait les rotations du ventilateur au plafond, Ingrid fumait une cigarette. Elle se tourna sur le côté, la tête dans une main et le regarda. Il sourit. Longtemps, ils se turent.

Puis elle commença à parler. Elle parla des hommes d'avant Fähner, de déceptions et d'erreurs, mais, par-dessus tout, elle parla de ce lieutenant français qui l'avait mise enceinte et de l'avortement qui l'avait presque tuée. Elle pleurait. Il eut peur et la prit dans ses bras. Sur sa poitrine, il sentait le battement de son cœur, il était désespéré. Elle se confie à moi, pensa-t-il.

« Tu dois me jurer de prendre soin de moi. Tu ne dois pas me quitter. » La voix d'Ingrid tremblait.

Ça l'émut, il voulut la calmer, il l'avait déjà juré lors du mariage avec elle, il était heureux avec elle, il voulait ...

Elle l'interrompit brusquement, sa voix se fit plus forte, elle avait pris à cet instant sa sonorité métallique, sans nuances. « Jure-le ! »

Et d'un coup, il réalisa. Ce n'était pas une discussion entre deux amoureux; le ventilateur, Le Caire, les pyramides, la chaleur de la chambre d'hôtel — tous les clichés disparurent soudainement. Il l'écarta un peu de lui afin de pouvoir la regarder dans les yeux. Puis il le dit. Il le dit lentement et il savait ce qu'il disait : « Je le jure. »

Il l'attira de nouveau à lui et embrassa son visage. Ils firent l'amour, de nouveau. Cette fois, c'était différent. Elle était assise sur lui et en prenait ce qu'elle voulait. Ils étaient sérieux, étrangers l'un à l'autre et seuls. Lorsqu'elle jouit, elle le frappa au visage. Plus tard, il resta longtemps allongé, éveillé, le regard fixé sur le plafond. Il n'y avait plus d'électricité, le ventilateur ne tournait plus.

Sans surprise, Fähner fut reçu à ses examens avec les félicitations, il eut son doctorat et obtint son premier poste à l'hôpital du district de Rottweil. Ils trouvèrent un appartement, trois pièces, une salle de bains, vue sur l'orée du bois.

Une fois toutes les affaires emballées à Munich, elle jeta sa collection de vinyles. Il ne le remarqua qu'en emménageant dans le nouvel appartement. Elle dit qu'elle ne pouvait plus supporter ces vinyles, qu'il les avait écoutés avec

d'autres filles. Fähner était furieux. Deux jours durant, ils ne se parlèrent quasiment pas.

Fähner aimait la clarté de l'appartement — elle le meubla de chêne et de pin, pendit des rideaux devant les fenêtres et acheta de la literie colorée. Il accepta même les dessous-de-plat brodés et les gobelets en étain ; il ne voulait pas la régenter.

Quelques semaines plus tard, Ingrid lui dit qu'elle était gênée de la manière dont il tenait ses couverts. D'abord, il en rit et pensa qu'elle était puérile. Elle lui adressa le même reproche le lendemain et les jours suivants. Puisqu'elle y accordait autant d'importance, il tint son couteau autrement.

Ingrid se plaignait qu'il ne descendît pas les poubelles. Il se convainquit que ça n'était que les désagréments des débuts. Sitôt après, elle lui reprocha de rentrer trop tard à la maison, de flirter avec d'autres femmes.

Les reproches furent toujours plus nombreux, il ne tarda pas à les subir quotidiennement : il était désordonné, il salissait ses chemises, chiffonnait le journal, sentait mauvais, ne pensait qu'à lui, ne disait que sottises et il la trompait. Fähner ne se défendait presque plus.

Au bout de quelques années vinrent les insultes. D'abord retenues, puis de plus en plus fortes. Il était un cochon, la torturait, il était un idiot. Puis on tomba dans un registre ordurier, dans les hurlements. Il rendit les armes. La nuit, il se levait pour lire des romans de science-fiction. Comme lorsqu'il était étudiant, il faisait tous les jours un footing d'une heure. Depuis longtemps ils ne faisaient plus l'amour. D'autres femmes lui tournaient autour mais il n'avait pas d'aventures. À trente-cinq ans il reprit le cabinet de son père, à quarante ans il était grisonnant. Fähner était las.

L'année de ses quarante-huit ans, son père mourut; l'année de ses cinquante ans, ce fut sa mère. Avec l'héritage, il s'acheta une maison à colombage en périphérie de la ville. Y attenaient un petit parc, des plantes vivaces qui n'étaient plus entretenues, quarante pommiers, douze châtaigniers, un étang. Le jardin fut une délivrance pour Fähler. Il fit venir des livres, s'abonna à des magazines spécialisés et lut tout ce qu'il y avait à lire sur les plantes vivaces, les étangs et les arbres. Il acheta le meilleur outillage, s'intéressa aux techniques d'irrigation et apprit tout cela avec la minutie systématique qui était la sienne. Le jardin fleurissait et les plantes vivaces furent si connues dans les environs que Fähler voyait entre les pommiers des inconnus les photographier.

Pendant la semaine, il restait tard au cabinet. Il était un médecin consciencieux et compatissant. Ses patients l'estimaient, ses diagnostics servaient d'étalon à tout Rottweil. Il quittait la maison avant qu'Ingrid ne se réveillât et n'y revenait qu'après 21 heures. Il supportait sans mot piper les dîners chargés de reproches. La voix métallique d'Ingrid débitait, phrase après phrase, sans inflexion, les attaques. Elle était devenue grasse, sa peau pâle avait rosé au cours des ans. Sa poitrine généreuse n'était plus ferme, un genre de barbillon s'était développé sur sa gorge, qui balançait en rythme avec les insultes qu'elle proférait. Elle souffrait d'orthopnée et d'hypertension. Fähler s'amincissait au fil des jours. Tandis qu'un soir il proposait, avec beaucoup de détours, qu'Ingrid se fit aider par un neurologue de ses amis, elle lui lança une poêle et hurla qu'il n'était qu'un porc ingrat.

La nuit précédant son soixantième anniversaire, Fähner était allongé, éveillé. Il était allé chercher la photo d'Égypte aux couleurs passées : Ingrid et lui devant la pyramide de Kheops, à l'arrière-plan des chameaux, des touristes bédouins et du sable. Lorsqu'elle avait jeté les albums photos de leur mariage, il avait récupéré cette photo de la poubelle et la conservait tout au fond de son armoire.

Cette nuit-là, Fähner réalisa qu'il resterait toujours prisonnier, jusqu'à la fin de ses jours. Au Caire, il avait donné sa parole. C'est précisément maintenant, dans les jours mauvais, qu'il devait l'honorer; nulle promesse qui ne vaille que pour les bons jours. La photo s'estompa devant ses yeux. Il se déshabilla et se posta nu devant le miroir de la salle de bains. Il se regarda pendant longtemps. Puis il s'assit sur le bord de la baignoire. Pour la première fois de sa vie d'adulte, il pleura.

Fähner travaillait à son jardin. Il avait maintenant soixante-douze ans, il avait revendu le cabinet quatre ans auparavant. Comme à l'accoutumée, il s'était levé à six heures. Sans un bruit, il avait quitté la chambre d'amis — il l'occupait depuis des années. Ingrid dormait encore. C'était un lumineux matin de septembre. Le brouillard de l'aurore s'était retiré, l'air était clair et froid. Fähner sarclait à la bêche les mauvaises herbes entre les plantes vivaces d'automne. C'était un labeur pénible et monotone. Fähner était content. Il se délectait du café qu'il allait boire, comme toujours, à 9 heures et demie, pendant sa pause. Fähner songeait au delphinium qu'il avait planté au

printemps. Il fleurirait une troisième fois à la fin de l'automne.

Subitement, Ingrid ouvrit la porte de la terrasse. Elle cria qu'il avait, une fois de plus, oublié de fermer la fenêtre de la chambre d'ami, qu'il n'était qu'un idiot. Sa voix se cassa. Du métal pur.

Plus tard, Fähler ne saurait décrire tout à fait ce à quoi il avait pensé sur le moment. Ça aurait commencé à prendre en lui, au plus profond, avec force et intensité. C'est dans cette lumière que tout serait devenu limpide. Lumineux.

Il pria Ingrid de venir à la cave, lui-même prit l'escalier extérieur. Ingrid, ahanant, entra dans la cave où il gardait les instruments de jardin. Rangés avec soin, il étaient suspendus aux murs d'après leur fonction et leur taille ou se trouvaient dans des seaux en plastique et en fer-blanc. C'étaient de beaux instruments qu'il avait accumulés au cours des années passées. Ingrid venait rarement ici. Lorsqu'elle ouvrit la porte, Fähler, sans un mot, prit du mur la hache de bûcheron. Elle venait de Suède; forgée à la main, elle était graissée et sans rouille. Ingrid se tut. Il portait encore de grossiers gants de jardinage. Ingrid fixait la hache. Elle n'esquiva pas. À lui seul, le premier coup fut mortel : il lui fendit la voûte crânienne. La hache pénétra jusqu'au cerveau, faisant voler en éclats des bouts d'os, le tranchant lui en partageait le visage. Avant même de toucher le sol, elle était morte. Fähler eut du mal à retirer la hache de son crâne, il dut prendre appui sur sa gorge avec son pied. De deux coups violents, il sépara la tête du tronc. Le légiste rapporta plus tard que Fähler avait porté dix coups supplémentaires pour couper bras et jambes.

Fähler respirait difficilement. Il s'assit sur le tabouret en bois qu'en d'autres circonstances il utilisait pour les

semences. Les pieds du siège étaient dans le sang. Fähner eut faim. Au bout d'un moment, il se leva, s'éloigna du corps et rinça le sang de ses cheveux et de son visage au lavabo de jardin situé dans la cave. Il ferma la cave et se rendit dans l'appartement par l'escalier intérieur. Une fois en haut, il se rhabilla, composa le numéro de police secours, donna son nom et son adresse puis dit, mot pour mot : « J'ai découpé Ingrid. Venez immédiatement. » Son appel fut enregistré. Sans attendre de réponse, il raccrocha. Sa voix n'était pas nerveuse.

Quelques minutes plus tard, les policiers arrivèrent devant la maison de Fähner, sans sirène ni gyrophare. L'un des fonctionnaire était dans la police depuis vingt-neuf ans — tous, dans sa famille, comptaient parmi les patients de Fähner. Fähner se tenait devant la porte du jardin et lui remit la clef. Il dit qu'elle était dans la cave. Le policier savait qu'il était préférable de ne pas poser de questions : Fähner portait un costume mais n'avait ni chaussures ni chaussettes. Il était très calme.

Le procès dura quatre jours. Le président de la cour d'assises était homme d'expérience. Il connaissait Fähner qu'il avait à juger. Et il connaissait Ingrid. Au cas où il ne l'aurait pas assez connue, les témoins lui donnèrent des renseignements. Chacun plaignait Fähner, chacun prenait son parti. Le facteur dit qu'il le prenait « pour un saint », que « d'avoir supporté tout ça avec elle » devait tenir du « miracle ». Le psychiatre conclut que Fähner avait succombé à un « trop-plein d'affects », qu'il n'était donc pas pénalement irresponsable.

Le procureur requit huit ans. Il prit son temps, décrivit

le déroulement des faits, il pataugea dans le sang de la cave. Puis il dit que Fähler avait eu d'autres solutions, qu'il aurait pu divorcer.

Le procureur se méprenait : c'est précisément ce que Fähler n'aurait pu faire. La dernière réforme du code de procédure pénale a abrogé la déclaration sous serment, en tant que garant de la vérité d'un témoignage, en droit judiciaire pénal. Depuis longtemps, nous n'y croyons plus. Lorsqu'un témoin ment, eh bien ! il ment — aucun juge ne pense sérieusement qu'un serment puisse y changer quelque chose. Le serment semble laisser indifférent l'homme moderne. Mais, et dans ce « mais » il y a un monde, Fähler n'était pas un homme moderne. Sa promesse était sérieuse. Elle l'avait ligoté toute sa vie. Plus encore : il en était devenu prisonnier. Fähler ne pouvait s'en libérer, c'eût été une trahison. L'éruption de violence était l'éclatement du récipient sous pression dans lequel, sa vie entière, son serment l'avait tenu captif.

La sœur de Fähler, qui m'avait prié de prendre la défense de son frère, était assise dans le public. Elle pleurait. La vieille consœur ayant partagé le cabinet de Fähler lui tenait la main. En prison, Fähler était devenu plus mince encore. Immobile, il était assis sur le banc des accusés, en bois sombre.

Sur le fond, il n'y avait rien à défendre. C'était un problème de philosophie du droit : quel est le sens d'une peine ? Pourquoi punir ? Au cours de mon plaidoyer, j'essayai d'en chercher la cause. Il y a pléthore de théories. La peine doit nous effrayer, la peine doit nous protéger, la peine doit empêcher le coupable de récidiver, la peine doit compenser l'injustice commise. Nos lois prennent toutes ces théories en compte mais aucune d'entre elles ne s'ap-

plique ici. Fährner ne tuera plus. L'injustice du crime allait de soi mais était difficile à évaluer. Et qui voudrait se venger? Ce fut un long plaidoyer. Je racontai son histoire. Je voulais que l'on comprît que Fährner était à bout. J'ai parlé jusqu'à ce qu'il me semblât avoir atteint le tribunal. Lorsqu'un juge assesseur acquiesça, je me rassais.

Fährner eut la parole en dernier. La Cour entend le prévenu à la fin d'un procès, les juges doivent prendre ses déclarations en compte pour les délibérés. Il s'inclina, il joignait les mains. Il n'avait pas eu besoin d'apprendre son texte par cœur, c'était l'histoire de sa vie :

« J'ai aimé ma femme puis, pour finir, je l'ai tuée. Je l'aime encore, je le lui avais promis, elle reste encore ma femme. Ça ne changera pas jusqu'à ma propre mort. J'ai rompu ma promesse. Je dois vivre avec ma faute. »

Fährner s'assit, se tut et recommença à fixer le sol. La salle était silencieuse, le président lui-même avait l'air angoissé. Puis il annonça que la Cour se retirait pour les délibérés, que le jugement serait rendu le lendemain.

Le soir même, je rendis de nouveau visite à Fährner, en prison. Il n'y avait plus grand-chose à dire. Il avait avec lui une enveloppe chiffonnée de laquelle il tira la photo du voyage de noces. Il caressa des pouces le visage d'Ingrid. La couche protectrice supérieure de la photo avait disparu depuis longtemps, son visage était presque blanc.

Fährner fut condamné à une peine de trois ans, le mandat de dépôt fut levé et il fut libéré de sa détention provisoire. Il pouvait purger sa peine en semi-liberté. La semi-liberté signifie que le condamné doit passer la nuit en prison mais qu'il est autorisé à passer la journée à l'extérieur. La condi-

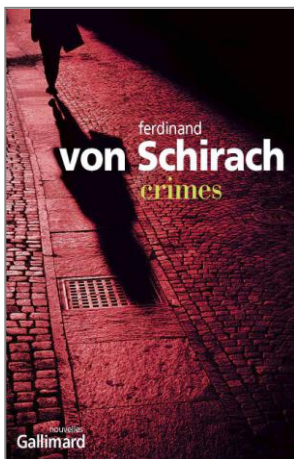
tion étant qu'il ait un métier. Il ne fut pas facile de trouver un nouveau métier à un homme de soixante-douze ans. Finalement, sa sœur trouva la solution : Fähner annonça qu'il serait marchand de primeurs — il vendrait les pommes de son jardin.

Quatre mois plus tard, une caisse de dix pommes rouges arriva dans mon étude. Dans l'enveloppe jointe se trouvait une simple feuille de papier :

« Cette année, les pommes sont bonnes. Fähner. »

*Achévé d'imprimer
sur Roto-Page
par l'Imprimerie Floch
à Mayenne, le 4 février 2011.
Dépôt légal : février 2011.
Numéro d'imprimeur : 78205.
ISBN 978-2-07-012904-1/Imprimé en France.*

1 742 73



Crimes Ferdinand von Schirach

Cette édition électronique du livre
Crimes de Ferdinand von Schirach
a été réalisée le 31 octobre 2011
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070129041 - Numéro d'édition : 174273).

Code Sodis : N49099 - ISBN : 9782072443183

Numéro d'édition : 232474.